

UN  
CHAGRIN  
PASSIONNÉ



C•S•LEWIS

SAMIZDAT

**Un chagrin passionné** par C. S. Lewis (1895-1963). Date de première publication anglaise, 1961, portant le titre, **A Grief Observed**, publié initialement sous le pseudonyme, *N. W. Clerk*.

Traduit de l'anglais par C. Bourgeois. La traduction du titre réfère à un passage au chapitre III où Lewis parle justement d'un «passionate grief».

**AVERTISSEMENT** : il est interdit de vendre ce document.

Ebook Samizdat 2016 (domaine public protégé sous les lois canadiennes sur le copyright)

*« Mon âme est abattue au dedans de moi: Aussi c'est à toi que je pense, depuis le pays du Jourdain, Depuis l'Hermon, depuis la montagne de Mitsear. Un flot appelle un autre flot au bruit de tes ondées; Toutes tes vagues et tous tes flots passent sur moi. »*  
*(Psaume 42: 6-7)*

*« Retire ta main de dessus moi, Et que tes terreurs ne me troublent plus. Puis appelle, et je répondrai, Ou si je parle, réponds-moi! »*  
*(Job 13: 21-22)*

# Table des matières

CHAPITRE I	1
CHAPITRE II	9
CHAPITRE III	19
CHAPITRE IV	32

# Chapitre I



Personne ne m'avait jamais dit que le chagrin pouvait ressembler autant à la peur. Je n'ai pas peur, mais cette sensation est la même que la peur. Les mêmes crampes d'estomac, la même agitation, l'abîme. Je continue à subir.

D'autres fois, c'est comme d'être légèrement ivre, ou commotionné. Il y a une sorte de couverture invisible entre le monde et moi. Je trouve difficile d'accepter ce que quelqu'un me dit. Ou peut-être, difficile de vouloir l'accepter. C'est tellement ennuyeux. Pourtant, je veux que les autres soient attentifs à moi. Je redoute le moment où la maison sera vide. Si seulement, ils se parlaient les uns aux autres, et non à moi.

Il y a des moments, plus inattendus, quand quelque chose en moi essaye de me convaincre qu'après tout, cela ne me dérange pas tant que ça, voire pas du tout. L'amour n'est pas tout dans la vie d'un homme. J'étais heureux avant d'avoir rencontré H. Je suis plein de 'ressources', comme on dit. Tout le monde surmonte ces choses. Allons, je ne le ferai pas si mal. On a honte d'écouter cette voix, mais il semblerait, pour un peu, que cela puisse nous arranger. Alors, revient brusquement à la mémoire un souvenir brûlant, et tout ce 'bon sens' disparaît, comme une fourmi dans la bouche d'une fournaise.

Sur le coup de la déception, on tombe dans les larmes et le pathos. Larmes de tristesse. Je préférerais presque ces moments d'agonie. Ils sont au moins clairs et honnêtes. Mais le bain de l'auto-apitoiement, la boue, le répugnant doux plaisir d'y donner libre cours, cela me dégoûte. Et, alors même que je le fais, je sais que cela me

conduit à déformer H. elle-même. Je cède le contrôle à cette envie, et dans quelques minutes, j'aurai substitué à la vraie femme, une simple poupée sur laquelle pleurer. Dieu merci, son souvenir est encore suffisamment présent (le sera-t-il toujours autant ?) pour me permettre d'y échapper.

Mais H. n'était pas du tout comme cela. Son esprit était souple, rapide et agile comme un léopard. Passion, tendresse et peine étaient tous également incapables de la désarmer. Elle flairait du premier coup les paroles hypocrites ou la sensiblerie ; puis, elle bondissait et vous renversait avant que vous ne compreniez ce qui arrivait. Combien de mes bulles n'a-t-elle ainsi percé ! J'ai vite appris à ne pas lui raconter de balivernes, à moins que ce ne soit pour le plaisir — et c'est un autre souvenir brûlant — d'être montré du doigt et chahuté. Je n'ai jamais été plus stupide que comme amant de H.

Et personne ne m'a jamais parlé au sujet de la paresse du chagrin. Mis à part à mon travail — où la machine semble fonctionner plus que d'habitude — je déteste faire le moindre effort. Pas seulement écrire, mais lire une lettre est encore trop. Voire même se raser. Qu'est-ce que cela peut faire maintenant que ma joue soit rêche ou lisse ? Ils disent qu'un homme malheureux a besoin de distractions <sup>1</sup> — quelque chose pour le sortir de lui-même. Mais c'est comme un homme épuisé qui désire une couverture supplémentaire durant une nuit froide ; il préférera rester allongé là en tremblant plutôt que de se lever et en

---

<sup>1</sup> [Note de l'éditeur] Blaise Pascal avait proposé sur ce sujet quelques réflexions, et dans ses *Pensées* (art. 2, frag. 139), fit ces observations :

*D'où vient que cet homme qui a perdu depuis peu de mois son fils unique, et qui, accablé de procès et de querelles, était ce matin si troublé, n'y pense plus maintenant ? Ne vous en étonnez point: il est tout occupé à voir par où passera ce sanglier que les chiens poursuivent avec tant d'ardeur depuis six heures. Il n'en faut pas davantage. L'homme, quelque plein de tristesse qu'il soit, si on peut gagner sur lui de le faire entrer en quelque divertissement, le voilà heureux pendant ce temps-là; et l'homme, quelque heureux qu'il soit, s'il n'est diverti et occupé par quelque passion ou quelque amusement qui empêche l'ennui de se répandre, sera bientôt chagrin et malheureux. Sans divertissement, il n'y a point de joie; avec le divertissement, n'y a point de tristesse. Et c'est aussi ce qui forme le bonheur des personnes de grande condition, qu'ils ont un nombre de personnes qui les divertissent, et qu'ils ont le pouvoir de se maintenir en cet état..*

chercher une. Il est aisé de comprendre pourquoi le solitaire devient négligé ; et finalement sale et répugnant.

Pendant ce temps, où est Dieu ? Ceci est l'un des symptômes les plus inquiétants. Quand vous êtes heureux, si heureux que vous n' imaginez pas avoir besoin de Lui, si heureux que vous êtes tenté de sentir ses revendications sur vous comme inopportunes, si vous vous reprenez et vous tournez vers Lui avec gratitude et louange, vous serez — ou il semble ainsi — accueilli à bras ouverts. Mais allez à Lui quand votre besoin est désespéré, quand tout autre secours est inutile, et que découvrez-vous ? Une porte que l'on vous claque à la figure et le bruit d'un verrou que l'on ferme à double tour, de l'intérieur. Puis, le silence. Vous pouvez tout aussi bien vous détourner. Plus vous attendez, plus écrasant le silence deviendra. Il n'y a pas de lumière aux fenêtres. Ça pourrait être une maison vide. N'a-t-elle jamais été habitée ? Il semblerait que oui, autrefois. Et son apparence était aussi forte que cette fois-ci. Qu'est-ce que cela veut dire ? Pourquoi ce capitaine, si présent, durant nos moments de prospérité, est-il une aide tellement absente dans les temps de détresse ?

J'ai essayé de partager ces quelques pensées avec C. cet après-midi. Il m'a rappelé que la même chose semblait être arrivée au Christ : 'Pourquoi m'as-tu abandonné ?' Je sais. Est-ce pour autant plus facile à comprendre ?

'Non pas que je sois (je pense) en grand danger de cesser de croire en Dieu. Le vrai danger est d'en venir à croire des choses terribles à propos de Lui. La conclusion que je redoute n'est pas 'Donc, il n'y a pas de Dieu, après tout', mais : 'Dieu est vraiment comme ça. Ne t'illusionne pas plus longtemps.'

Nos anciens se soumettaient et disaient : 'Ta volonté soit faite'. Combien de fois d'amers ressentiments avaient été étouffés par une vraie terreur, et un acte d'amour — oui, dans tous les cas, un acte — placé dessus pour couvrir l'opération ?

Bien sûr, il est assez facile de dire que Dieu semble étranger à nos plus grands besoins parce qu'il *est* absent — voire, inexistant. Mais alors, pourquoi semble-t-il si présent quand, pour le dire très franchement, nous n'avons pas besoin de lui ?

Une chose, cependant, que le mariage a faite pour moi. Je ne

pourrai jamais croire de nouveau que la religion soit fabriquée hors de nos insatiables désirs inconscients, et puisse être un substitut pour le sexe. Durant ces quelques années, H. et moi avons festoyé sur l'amour ; tous les modes de l'Amour — solennel et joyeux, romantique et réaliste, parfois aussi dramatique qu'un orage, parfois aussi confortable et tranquille que d'enfiler des chaussons. Aucun recoin de nos cœurs ou de nos corps n'est resté insatisfait. Si Dieu était un substitut pour l'amour, alors nous aurions perdu tout intérêt pour lui. Qui se soucierait pour un substitut quand il a la chose elle-même ? Mais ce n'est pas ce qui se passe. Nous savions tous les deux que nous voulions quelque chose de plus de l'autre — un tout autre quelque chose, une toute autre forme de désir. Vous pourriez aussi bien dire que tandis que deux amoureux se possèdent l'un l'autre, ils ne veulent plus lire, ou manger — ou même respirer

Après la mort d'un ami, il y a des années, j'ai eu pendant un certain temps un très vif sentiment de certitude quant à la suite de sa vie ; même d'une vie bien meilleure. J'ai supplié de recevoir ne serait-ce que le centième de cette assurance à propos de H. Il n'y a pas eu de réponse. Juste une porte verrouillée, un rideau de fer, le vide, le zéro absolu. 'Ceux qui demandent ne reçoivent rien'. J'étais fou de demander. Pour l'instant, même si cette assurance venait, je me méfierais. Je penserais à de l'auto-hypnose provoquée par mes propres prières.

En tout cas, je dois me tenir à l'écart des spiritualistes. Je l'ai promis à H. Je le ferai. Elle connaissait des choses sur ces cercles.

Tenir ses promesses envers les morts, ou envers quelqu'un d'autre est très bien. Mais je commence à voir que 'le respect de la volonté des morts' est un piège. Hier, je me suis arrêté juste à temps avant de sortir une bagatelle. 'H. aurait pas aimé cela'. Cela est injuste pour les autres. Je serai bientôt en train d'utiliser 'ce que H. aurait aimé', comme l'instrument d'une tyrannie domestique ; avec ses goûts supposés devenant un déguisement de moins en moins convaincant pour moi-même.

Je ne peux pas parler d'elle aux enfants. Le moment où j'essaye, il n'apparaît sur leurs visages ni deuil, ni amour, ni peur, ni pitié, mais le plus fatal de tous les non-conducteurs : de l'embarras. Ils me



donnent l'impression que je commets une indécence. Ils attendent que je m'arrête. J'ai ressenti la même chose après la mort de ma mère, quand mon père a parlé d'elle. Je ne peux pas les blâmer. C'est ainsi que sont les garçons.

Je pense parfois que la honte, plutôt maladroite, la honte absurde en fait autant pour empêcher les actes bons et le bonheur simple, que nos vices peuvent le faire. Et pas seulement dans notre enfance.

Mais les garçons ont-ils raison ? Qu'est-ce que H. penserait de ce terrible petit carnet sur lequel je reviens encore et encore ? Ces notes sont-elles morbides ? Je lis une fois la phrase 'Je restais éveillé toute la nuit avec des maux de dents, réfléchissant sur les maux de dents et sur le fait de rester éveillé'. C'est la vraie vie. Une partie de toutes les misères est, pour ainsi dire, l'ombre ou le reflet de la misère ; le fait que vous ne souffrez pas seulement, mais devez continuer à penser au fait que vous souffrez. Non seulement je vis des jours sans fin dans la douleur, mais je vis chaque jour en pensant à vivre chaque jour dans la douleur. Ces notes ne font-elles qu'en aggraver son aspect ? Confirment-elles la marche monotone du tapis roulant de l'esprit autour d'un sujet ? Mais que dois-je faire ? Je dois avoir un antidote, et la lecture n'est pas un médicament suffisamment puissant maintenant. En mettant tout par écrit (tout ? — non : une pensée sur cent), je pense que je reste un peu en dehors d'elle. Voilà comment je m'étais justifié face à H. Mais dix contre un qu'elle avait vu un trou dans ma défense.

Il n'y a pas non plus que les garçons. Une étrange conséquence de ma perte est que je suis conscient d'être un embarras pour tous ceux que je rencontre. Au travail, au club, dans la rue, je vois des gens, alors qu'ils approchent de moi, se poser la question de savoir s'ils vont 'me parler de ça', ou pas. Je déteste s'ils le font, et s'ils ne le font pas. Certains se dégonflent tous ensemble. R. m'a évité pendant une semaine. Je préfère les jeunes gens bien élevés, presque des enfants, qui marchent vers moi comme si j'étais un dentiste, rougissent, en finissent rapidement, puis se dirigent vers le bar aussi rapidement qu'ils peuvent décentement le faire. Peut-être les endeuillés devraient-ils être isolés dans des centres spéciaux, comme les lépreux.

Pour certains, je suis pire qu'une honte. Je suis une tête de mort.

Chaque fois que je rencontre un joyeux couple marié, je peux les sentir penser : 'L'un ou l'autre d'entre nous sera un jour comme il est aujourd'hui'.

Au début, j'avais très peur d'aller dans des endroits où H. et moi avions été heureux — notre pub préféré, notre forêt préférée. Mais j'ai décidé d'y retourner immédiatement — comme on fait revoler un pilote le plus tôt possible après qu'il ait eu un accident. Curieusement, cela ne fait aucune différence. Son absence n'est pas plus douloureuse dans ces endroits que partout ailleurs. Les lieux n'ont rien à voir avec ça. Je suppose que si quelqu'un était privé de sel, celui-ci ne le remarquerait pas plus dans un plat que dans un autre. Manger, en général, est différent, chaque jour, à chaque repas. C'est comme ça. L'acte de vie est différent tout au long de son parcours. Son absence est comme le ciel, étendu sur chaque chose.

Mais non, ce n'est pas tout à fait exact. Il y a un endroit où son absence prend localement racine chez moi, et c'est un endroit que je ne peux pas éviter. Je parle de mon propre corps. Il avait une différence tellement importante lorsqu'il était le corps de l'amant de H. Maintenant, il est comme une maison vide. Mais ne me laissez pas dupe. Ce corps redeviendrait important pour moi, et assez rapidement, si je pensais qu'il put y avoir un quelconque problème.

Le cancer, et le cancer, et toujours le cancer. Ma mère, mon père, ma femme... Je me demande qui sera le suivant dans la file d'attente.

Pourtant, H. elle-même, emportée par celui-ci, et connaissant bien le problème, disait qu'elle avait perdu beaucoup de cette vieille horreur qu'elle en avait. Quand vint la nouvelle, le nom et sa réalité étaient dans une certaine mesure, désarmés. Et dans une certaine mesure, j'avais presque compris. Ceci est important. On ne rencontre jamais juste Cancer, ou Guerre, ou Malheur (ou Joie). On ne rencontre que chaque heure ou chaque moment qui arrive. Quels qu'en soient les hauts et les bas. Beaucoup de taches sombres à nos meilleurs moments, beaucoup de claires, durant les pires. On ne saisit jamais l'impact réel de ce que l'on nomme 'la chose en elle-même'. Mais on la nomme à tort. 'La chose en elle-même', ce sont précisément ces hauts et ces bas : le reste n'est qu'un mot, ou un concept.

C'est incroyable combien de joie, et même de gaieté, nous avons

eues parfois, après que tout espoir fut perdu. Si longtemps, si tranquillement, si profondément, nous avons parlé ensemble cette dernière nuit-là...

Et pourtant, pas tout à fait ensemble. Il y a une limite à ce 'une seule chair'. Vous ne pouvez pas vraiment partager la faiblesse, ou la peur ou la douleur de quelqu'un d'autre. Ce que vous ressentez pourrait être mauvais. On pourrait concevoir que ce soit aussi mauvais que ce que l'autre a perçu, même si je dois me méfier de quiconque ayant prétendu que ça l'était. Mais ce serait encore tout à fait différent. Quand je parle de la peur, je veux parler de la simple peur animale, du recul de l'organisme face à sa destruction ; le sentiment étouffant ; l'impression d'être un rat pris au piège. Il ne peut pas être transféré. L'esprit peut comprendre ; le corps, moins. Dans un sens, les corps des amants peuvent moins le faire. Tous leurs élans amoureux les ont entraînés à avoir des sentiments, non pas identiques, mais complémentaires, concordants, voire opposés, l'un envers l'autre. Nous savions tous les deux cela.

J'ai eu mes misères, pas les siennes ; elle a eu ses misères, pas les miennes. La fin des siennes serait l'âge à venir des miennes. Nous empruntons des routes différentes. Cette froide vérité, cette régulation du trafic (vous Madame, à droite — vous, Monsieur, à gauche), n'est que le commencement de cette séparation qui n'est autre que la mort elle-même.

Et cette séparation, je le suppose, nous attend tous. Je nous ai trouvés, H. et moi-même particulièrement malheureux d'être ainsi déchirés. Mais sans doute, tous les amoureux le sont. Elle m'a dit une fois : 'quand bien même nous mourrions tous les deux exactement au même moment, alors que nous sommes allongés ici côte à côte, la séparation serait la même que celle que tu redoutes tant'. Bien sûr, elle n'en *savait* rien de plus que moi. Mais elle était proche de la mort ; assez près pour en avoir une bonne idée. Elle avait l'habitude de citer 'seule dans la Solitude'. Elle a dit qu'elle le sentait comme ça. Et quelle haute improbabilité qu'il puisse en être autrement ! Le temps, l'espace et le corps étaient les choses qui nous avaient réunis ; les fils téléphoniques par lesquels nous communiquions. Coupez-en un, ou coupez-en deux simultanément. D'une manière ou d'une autre, la conversation ne s'arrêtera-t-elle pas ?

Sauf si vous supposez que d'autres moyens de communication — tout à fait différents, bien que faisant le même travail — seraient immédiatement substitués. Mais alors, quel grand intérêt pourrait-il y avoir de sectionner les anciens ? Dieu est-Il un clown qui, un instant, subtiliserait votre bol de soupe, pour juste après le remplacer par un autre bol de la même soupe ? Même la nature ne fait pas le clown de cette façon-là. Elle ne joue jamais exactement deux fois la même mélodie.

Il est difficile de supporter avec patience les gens qui disent 'Il n'y a pas de mort', ou 'la mort n'a pas d'importance'. Il y a la mort. Et tout ce qui va avec, est important. Et quoi qu'il arrive, a des conséquences, qui sont irrévocables et irréversibles. Vous pourriez tout aussi bien dire que la naissance n'a pas d'importance. Je regarde le ciel nocturne. Qu'y a-t-il de plus certain que dans tous ces vastes temps et espaces, si on me permettait de la chercher, je ne trouverais nulle part son visage, sa voix, son toucher ? Elle est morte. Elle est morte. Ce mot est-il si difficile à apprendre ?

Je n'ai pas de photographie d'elle qui soit vraiment belle. Je ne peux même pas voir distinctement son visage dans mon imagination. Pourtant, le curieux visage de quelque étranger vu dans une foule, ce matin, peut apparaître devant mes yeux avec une parfaite netteté, au moment où je les fermerai ce soir. Aucun doute, l'explication est assez simple. Nous avons vu les visages de ceux que nous connaissons le mieux sous des formes si variées, sous tant d'angles différents, dans tant de lumières, avec tant d'expressions — se réveillant, dormant, riant, pleurant, mangeant, parlant, réfléchissant — que toutes les impressions se bousculent en même temps dans notre mémoire et disparaissent dans un flou. Mais sa voix est toujours vivante. Une voix inoubliable — qui peut me changer n'importe quand, en un enfant gémissant.

# Chapitre II



Pour la première fois, j'ai regardé en arrière et relu ces notes. Elles m'horrifient. De la manière dont j'ai parlé, tout le monde pourrait penser que la mort de H. ne m'affecte que pour l'effet qu'elle a sur moi. Son avis semble avoir été jeté loin des regards. Ai-je oublié ce moment d'amertume quand elle s'écria 'Et il y avait tant à vivre' ? La joie n'avait pas rempli sa jeunesse. Un millier d'années de joie ne l'auraient pas blasée. Son goût pour toutes les joies des sens, de l'intellect et de l'esprit était resté frais et intact. Rien n'avait été abîmé chez elle. Elle aimait plus de choses, et les aimait plus qu'aucun de ceux que j'avais connus. Une noble faim, longtemps insatisfaite, rencontrait enfin sa propre nourriture, et presque instantanément, sa nourriture était arrachée. Le sort (ou quoi que cela puisse être), se délecte de produire de grandes capacités pour ensuite frustrer. Beethoven était sourd. Selon nos critères, une blague moyenne ; le tour de singe d'un imbécile rancunier.

Je dois penser un peu plus à H. et un peu moins à moi.

Oui, ça sonne très bien. Mais il y a un hic. Je pense à elle presque tout le temps. Je pense aux manières de H. — de vrais mots, des regards, des rires, et ses propres actions. Mais c'est mon propre esprit qui les sélectionne et les regroupe. Déjà, moins d'un mois après sa mort, je peux sentir le lent et insidieux commencement d'un processus qui fera de cette H. à laquelle je pense, une femme de plus en plus imaginaire. Fondé sur des faits, sans aucun doute. Je n'y intégrerai rien de fictif (ou du moins, je l'espère). Mais cette composition ne deviendra-t-elle pas, inévitablement, de plus en plus ma propriété ? La

réalité n'est plus là pour me tester, pour me couper dans mon élan, comme la vraie H. l'a si souvent fait, de manière inattendue, en étant si parfaitement elle-même, et moi, pas.

Le don le plus précieux que le mariage m'ait donné, était ce constant impact de quelque chose de très proche et intime, pourtant tout le temps incontestablement autre, résistant — en un mot, réel. Est-ce que tout ce travail doit être défait? Est-ce que j'appellerai encore H. pour ne retomber horriblement dans rien de plus que l'une de mes chimères de vieux célibataire? Oh ma chère, ma chère, reviens juste un instant et emmène au loin ce misérable fantôme. Oh! Dieu, Dieu, pourquoi avez-vous pris tant de peine à extraire cette créature de sa coquille si c'est pour la condamner maintenant à y retourner — pour y être aspirée?

Aujourd'hui, je devais rencontrer un homme que je n'ai pas vu depuis dix ans. Et tout ce temps, je pensais que je me rappellerais bien de lui — comment il regardait et parlait et le genre de choses qu'il disait. Les cinq premières minutes avec l'homme réel en ont complètement brisé l'image. Non pas qu'il avait changé. Bien au contraire. Je continuais à penser: 'Oui, bien sûr, bien sûr. J'avais oublié qu'il pensait comme ça — ou détestait cela, ou connaissait ça et ça — ou jetait sa tête en arrière de telle et telle façon. Je connaissais toutes ces choses autrefois et je les reconnus au moment où je les ai rencontrées à nouveau. Mais elles avaient toutes disparu de l'image mentale que j'avais de lui, et quand elles furent toutes restaurées par sa présence réelle, l'effet général différa étonnement de l'image que j'avais gardée de lui ces dix années. Comment puis-je espérer que cela n'arrivera pas à mes souvenirs de H? Que cela ne se passe pas déjà? Lentement, tranquillement, comme des flocons de neige — comme les petits flocons qui tombent quand il neige toute la nuit — mes petits flocons, mes impressions, mes choix prennent place sur son image. La forme réelle sera tout à fait cachée à la fin. En dix minutes — dix secondes — du réel, H. corrigerait tout cela. Et pourtant, même si ces dix secondes m'étaient permises, une seconde plus tard, les petits flocons recommençaient à tomber. Le goût rugueux, tranchant, purifiant de son altérité s'en est allé.

Quel cliché pitoyable que de dire 'Elle vivra pour toujours dans ma mémoire!' *Vivre?* Voilà exactement ce qu'elle ne fera pas. Vous

pourriez tout aussi bien penser, comme dans l'Égypte ancienne, que vous pouvez garder les morts en les embaumant. Est-ce que rien ne nous persuade qu'ils sont partis? Ce qui reste? Un cadavre, un souvenir, et (dans certaines croyances) un fantôme. Toutes des moqueries ou des horreurs. Trois autres façons d'orthographier le mot *mort*. C'est H. que j'aimais. Comme si j'avais voulu tomber amoureux de mes souvenirs d'elle, d'une image dans mon propre esprit! Ce serait une sorte d'inceste.

Je me souviens avoir été plutôt horrifié un matin d'été, il y a longtemps, quand, un ouvrier costaud et jovial, portant une houe et un arrosoir, est entré dans notre cimetière et comment il a tiré la porte derrière lui, criant par-dessus son épaule à deux amis, 'À plus tard, je vais juste rendre visite à Maman.' Il voulait dire qu'il allait arracher les mauvaises herbes, arroser et plus globalement, arranger sa tombe. Cela m'a horrifié parce que ce genre de sentiment, toutes ces histoires de cimetière, étaient et sont tout simplement odieux, et même inconcevables, pour moi. Mais à la lumière de mes dernières réflexions, je commence à me demander, si l'on pouvait suivre la réflexion de cet homme (je ne le puis), s'il n'y aurait pas beaucoup à dire de cela. Un parterre de six pieds par trois était devenu Maman. C'était son symbole pour elle, son lien avec elle. Prendre soin de ce lieu, c'était lui rendre visite. Cela ne pourrait-il pas être, d'une certaine manière, préférable à préserver et caresser une image dans sa propre mémoire? La tombe et l'image sont, de la même façon, des liens avec l'irréparable et des symboles pour l'inimaginable. Mais l'image a l'inconvénient supplémentaire qu'elle fera tout ce que vous voulez. Elle sourira ou froncera les sourcils, sera tendre, gaie, impolie, ou chicanière, selon vos sautes d'humeur. C'est une marionnette dont vous tirez les ficelles. Pas encore, bien sûr. La réalité est encore trop fraîche; d'authentiques et complètement involontaires souvenirs peuvent encore, Dieu merci, à tout moment, faire irruption et arracher les ficelles de mes mains. Mais l'obéissance fatale de l'image, son insipide dépendance de moi, est vouée à augmenter. Le parterre, d'autre part, est une obstinée, résistante, souvent intraitable confrontation à la réalité, tout comme Maman était, sans doute, durant sa vie. Comme H. était.

Ou comme H. est. Puis-je dire honnêtement que je crois qu'elle est maintenant quelque chose? La grande majorité des gens que je

rencontre, par exemple, au travail, penserait certainement que ce n'est pas le cas. Bien que, naturellement, ils n'appuieraient pas le doigt là-dessus. Pas maintenant en tout cas. Que dois-je penser vraiment ? J'ai toujours été en mesure de prier pour les autres morts, et je le fais encore, avec une certaine confiance. Mais lorsque je tente de prier pour H., je m'arrête. Stupéfaction et surprise me submergent. J'ai un sentiment horrible d'irréalisme, de parler dans le vide sur un être insignifiant.

La raison de la différence est trop simple. Vous ne savez jamais combien vous croyez en quoi que ce soit, jusqu'à ce que la vérité ou le mensonge devienne une question de vie ou de mort pour vous. Il est facile de dire que vous croyez dans la solidité d'une corde aussi longtemps que vous l'utiliser simplement pour fermer une boîte. Mais supposons que vous devriez vous accrocher à cette corde au-dessus d'un précipice. Ne souhaiteriez-vous pas d'abord découvrir jusqu'où vous pouvez lui faire vraiment confiance ? C'est pareil avec les gens. Pendant des années, j'ai dit que je faisais parfaitement confiance à B.R. Puis vint le moment où je devais décider si j'allais, ou pas, lui faire confiance pour un secret très important. Cela a jeté une lumière nouvelle sur ce que j'appelais ma 'confiance' en lui. J'ai découvert que je ne possédais pas une telle chose. Seul un risque réel teste la réalité d'une croyance. Apparemment, la foi — je pensais que c'était la foi — qui me permet de prier pour les autres morts, ne m'a semblé forte que parce que je ne me suis jamais préoccupé de savoir s'ils avaient existé ou pas. Et pourtant, je pensais l'avoir fait.

Mais il y a d'autres difficultés. 'Où est-elle maintenant ?' C'est-à-dire, *dans quel endroit est-elle au moment présent ?* Mais si H. n'est pas un corps — et le corps que j'aimais n'est certainement plus elle — elle n'est en aucun endroit du tout. Et 'le temps présent' est une date ou un point dans notre série chronologique. C'est comme si elle était en voyage sans moi et que je disais, en regardant ma montre, 'je me demande si elle est à Euston maintenant'. Mais à moins qu'elle ne continue, à soixante secondes par minute, le long de cette même ligne de temps que nous, tous les vivants, empruntons, qu'est-ce que cela veut dire *maintenant* ? Si les morts ne sont pas dans le temps, ou pas dans notre espace-temps, cela fait-il une claire différence, lorsque nous parlons d'eux, entre : *était*, *est*, et *sera* ?



Des personnes aimables m'ont dit 'Elle est avec Dieu'. Dans un sens qui est plus sûr. Elle est, comme Dieu, incompréhensible et inimaginable.

Mais je trouve que cette question, aussi importante qu'elle puisse être, ne l'est pas après tout par rapport à la douleur. Supposons que la vie terrestre qu'elle et moi avons partagée pendant quelques années, ne soit en réalité que la base pour, ou un prélude à, ou l'apparence terrestre de, deux inimaginables, super cosmiques, éternels 'quelque chose'. Ces 'quelques choses' pourraient être représentées comme des sphères ou des globes. Lorsque le plan de la Nature les traverse — ce qui arrive dans la vie terrestre — ils apparaissent comme deux cercles (des cercles sont des tranches de sphères). Deux cercles qui se sont touchés. Mais ces deux cercles, principalement au point où ils se sont touchés, sont exactement ce pour quoi je suis en deuil, pourquoi j'ai le mal du pays ou pourquoi je suis affamé. Vous me dites 'elle continue'. Mais mon cœur et mon corps crient : reviens, reviens. Sois un cercle, touche mon cercle sur le plan de la Nature. Mais je sais que cela est impossible. Je sais que la chose que je veux est exactement la chose que je ne pourrai jamais obtenir. L'ancienne vie, les blagues, les boissons, les arguments, les 'nuits d'amour', l'infime banalité déchirante. De toute façon, dire 'H. est morte', revient à dire 'Tout ça, c'est parti'. Elle fait partie du passé. Et le passé, c'est passé, et c'est ce que le mot temps signifie, et le temps lui-même est un autre nom pour la mort, et le Ciel lui-même est un état où les choses anciennes sont passées.

Parlez-moi de la vérité de la religion, et je vais écouter avec plaisir. Parlez-moi sur le devoir de la religion, et je vais écouter docilement. Mais ne venez pas à me parler des consolations de la religion, ou je soupçonnerai que vous ne comprenez pas.

Sauf, bien sûr, si vous pouvez littéralement croire tout ce genre de choses sur les réunions de famille 'de l'autre côté', dépeintes en termes entièrement terrestres. Mais cela est non scriptural, toutes issues de mauvais hymnes et de lithographies. Il y a pas un mot de tout cela dans la Bible. Et ça sonne faux. Nous *savons* qu'il ne pourrait pas en être ainsi. La réalité ne se répète jamais. L'exacte même chose n'est jamais enlevée et restituée. Avec quelle efficacité les spiritua-listes ferment-ils leurs poissons ! 'Les choses de ce côté ne sont pas si

différentes après tout'. Il y a des cigares au Paradis. Car c'est ce que nous devrions tous aimer. Le passé heureux restauré.

Et ça, juste ça, c'est ce que je crie, avec de folles, tendres paroles à minuit et des prières parlées dans le vide.

Et le pauvre C. de me citer : 'Ne pleurez pas comme ceux qui sont sans espoir'. Je m'étonne, de la façon dont nous sommes invités à nous appliquer, à nous-mêmes, des mots si évidemment adressés à nos élites. Ce que dit Saint Paul ne peut reconforter que ceux qui aiment Dieu plus que les morts et les morts mieux qu'eux-mêmes. Si une mère est en deuil, non pas pour sa propre perte, mais pour ce que son enfant mort a perdu, il est reconfortant de croire que l'enfant n'a pas perdu la finalité pour laquelle il a été créé. Et il est reconfortant aussi de croire qu'elle-même, en perdant son principal, ou seulement naturel bonheur, n'a pas perdu une plus grande chose : qu'elle puisse encore espérer 'Glorifier Dieu et jouir de Lui pour toujours'. Un reconfort pour le Dieu recherché, esprit éternel en elle. Mais pas pour sa maternité. Son bonheur si spécifiquement maternel doit être effacé. Jamais, en quelque lieu ou en quelque époque, ne pourra-t-elle avoir son fils sur ses genoux, ou lui faire prendre son bain, ou lui raconter une histoire, ou planifier son avenir, ou voir ses petits-enfants.

Ils me disent : 'H. est heureuse maintenant' ; ils me disent qu'elle est en paix. Qu'est-ce qui les rend si sûrs de cela ? Je ne veux pas dire que je craigne le pire de tout. Ses dernières paroles ont été à peu près celles-ci : 'Je suis en paix avec Dieu'. Cela n'avait pas toujours été le cas. Et elle n'a jamais menti. Et elle n'a pas été facilement dupe ; encore moins à son avantage. Je ne veux pas dire cela. Mais comment sont-ils si sûrs que toute angoisse se termine avec la mort ? Plus de la moitié du monde chrétien, et des millions en Orient croient le contraire. Comment savent-ils qu'elle 'repose' ? Pourquoi la séparation (au minimum), qui laisse l'amant délaissé agonisant, serait-elle sans douleur pour l'amant qui part ?

'Parce qu'elle est dans les mains de Dieu.' Mais dans ce cas, elle était tout le temps dans les mains de Dieu, et j'ai vu ce qu'elles lui ont fait ici-bas. Est-ce qu'elles vont soudainement devenir plus douces pour nous dès l'instant où nous sommes hors du corps ? Et si oui, pourquoi ? Si la bonté de Dieu est en contradiction avec le fait de nous

blessé, soit Dieu n'est pas bon, soit il n'y a pas de Dieu ; dans la seule vie que nous connaissons, Il nous fait mal au-delà de nos pires frayeurs, et au-delà de tout ce que nous pouvons imaginer. Si c'est en accord avec l'idée de nous faire du mal, alors, il peut aussi impitoyablement nous affliger après la mort, qu'avant.

Parfois, il est difficile de ne pas dire 'Dieu, pardonne Dieu'. Parfois il est difficile d'en dire autant. Mais si notre foi est vraie, Il ne nous a pas fait de mal. Il l'a crucifié.

Allons, que gagnons-nous par nos esquives ? Nous sommes sous la herse et ne pouvons pas y échapper. La réalité, constamment observée, est insupportable. Et pourquoi, ou comment, une telle réalité fleurit-elle (ou suppure-t-elle), ici et là dans l'horrible phénomène appelé conscience ? Pourquoi a-t-elle produit des choses comme nous qui peuvent la voir et, en la voyant, reculer de dégoût ? Qui (encore plus étrange) veut la voir, et prendre soin de la découvrir, même quand rien ne les y oblige, et même si sa vue provoque un ulcère incurable dans leur cœur ? Des gens comme H. elle-même, qui voulaient la vérité à tout prix.

Si H. 'n'est pas', alors elle n'a jamais été. Je prenais un nuage d'atomes pour une personne. Il n'y a pas, et il n'y a jamais eu, des personnes, des individus. La mort ne révèle que le vide qui était toujours là. Ceux que nous appelons 'les vivants', sont tout simplement ceux qui n'ont pas encore été découverts. Tous autant en faillite, dont certaines, pas encore déclarées.

Mais cela doit être une absurdité ; le vide, mais révélé à qui ? Une banqueroute, mais révélée à qui ? À d'autres boîtes de feux d'artifice, ou à des nuages d'atomes. Je ne croirai jamais — plus exactement, je ne peux pas croire — qu'un ensemble d'événements physiques puisse être, ou créer, une erreur concernant d'autres ensembles.

Non, ma vraie peur n'est pas celle du matérialisme. Si cela était vrai, nous — ou ce que nous prenons pour 'nous' — pourrions en sortir, nous extirper de sous la herse. Une overdose de somnifères le ferait. Je crains plutôt que nous ne soyons faits comme des rats dans un piège. Ou, pire encore, des rats dans un laboratoire. Quelqu'un a dit, je crois : 'Dieu géométrise toujours'. Supposons que la vérité soit : 'Dieu dissèque toujours sans anesthésie' ?

Tôt ou tard, je dois faire face à la question en langage clair. Quelle raison avons-nous, à l'exception de nos propres désirs désespérés, de croire que Dieu est, selon toute norme que nous pouvons concevoir : 'bon' ? Tous les éléments de preuves ne suggèrent-ils pas exactement le contraire ? Qu'avons-nous pour nous y opposer ?

Nous avons opposé le Christ à cela. Mais comment, s'Il se trompait ? Ses dernières paroles peuvent presque avoir un sens parfaitement clair. Il avait découvert que l'Être qu'Il a appelé le Père était horriblement et infiniment différent de ce qu'Il avait supposé. Le piège, si longuement et soigneusement préparé, et ainsi subtilement appâté, s'était enfin déclenché à la croix. La farce ignoble avait réussi.

Ce qui étouffe chaque prière et chaque espoir est le souvenir de toutes celles que H. et moi avons offertes et tous les faux espoirs que nous avons eus. Non pas des espoirs alimentés seulement par nos douces illusions ; des espoirs encouragés, voire imposés, par de faux diagnostics, par des radios, par d'étranges rémissions, par une guérison temporaire que l'on aurait pu classer parmi les miracles. Étape par étape, nous avons été 'menés en bateau'. Heure après heure, alors qu'Il semblait plus miséricordieux, Il préparait en réalité la prochaine séance de torture.

J'ai écrit tout cela hier soir. C'était un cri plutôt qu'une pensée. Laissez-moi essayer encore. Est-il rationnel de croire dans un mauvais Dieu ? Ou même, en un Dieu si mauvais que ça ? Le Sadique cosmique, l'Imbécile cruel ?

Je pense que c'est, à tout le moins, trop anthropomorphique. Et quand on y réfléchit, c'est beaucoup plus anthropomorphique que de l'imaginer comme un vieux roi sérieux, avec une longue barbe. Cette image est un archétype jungien. Ça relie Dieu à tous les anciens rois mages dans les contes de fées, avec les prophètes, les sages, les magiciens. Bien qu'Il ressemble (d'une manière formelle) à un homme, Il inspire quelque chose de plus qu'une humanité. À tout le moins, Il suggère l'idée de quelque chose de plus âgé que vous-même, quelque chose qui sait, quelque chose que vous ne pouvez pas comprendre. Il préserve le mystère. Donc, place à l'espoir. Par conséquent, place à une angoisse, ou à une crainte qui ne doit pas être simple crainte de méfait d'un potentat rancunier. Mais l'image que je

construisais la nuit dernière est tout simplement celle d'un homme comme S.C. — qui avait l'habitude de s'asseoir à côté de moi à dîner et me dire ce qu'il avait fait aux chats dans l'après-midi. Maintenant, un être comme S.C., même amélioré, ne pourrait pas inventer ou créer ou gouverner quoi que ce soit. Il poserait des pièges et essaierait de les appâter. Mais il n'aurait jamais pensé à des appâts comme l'amour, le rire, les jonquilles, ou un coucher de soleil glacial. *Il* crée un univers ? Il ne pourrait même pas faire une blague, un salut, ou des excuses, ou se faire un ami.

Ou bien, quelqu'un pourrait-il introduire l'idée d'un Dieu méchant, comme si c'était par la porte de derrière, par une sorte d'extrême calvinisme ? Tu pourrais dire, nous sommes tombés et dépravés. Nous sommes tellement dépravés que nos idées sur la bonté ne valent rien ; ou pire que rien — le fait même que nous pensions que quelque chose de bien est la présomptueuse évidence que c'est vraiment mal. Maintenant, Dieu a en fait — nos pires craintes sont vraies — toutes les caractéristiques que nous considérons comme mauvaises : la déraison, la vanité, un esprit de vengeance, l'injustice, la cruauté. Mais tous ces noirs (tels qu'ils nous apparaissent) sont vraiment des blancs. C'est seulement notre dépravation qui leur donne un aspect obscur à nos yeux.

Et alors ? Ceci pour des desseins pratiques (et spéculatifs) efface Dieu de l'ardoise. Le mot *bon*, appliqué à Lui, devient sans signification, comme abracadabra. Nous n'avons aucune raison de Lui obéir. Pas même la peur. Il est vrai que nous avons Ses menaces et Ses promesses. Mais pourquoi devrions-nous les prendre au sérieux ? Si la cruauté est de Son point de vue : 'bonne', raconter des mensonges peut être : 'bon', aussi. Même s'ils sont vrais, alors ? Si Ses idées du bien sont donc si différentes des nôtres, ce qu'il appelle 'Ciel' pourrait bien être ce que nous devrions appeler 'Enfer', et vice-versa. Enfin, si la réalité, à sa racine même, est si dénuée de sens pour nous — ou, autrement dit, si nous sommes des imbéciles notoires — à quoi sert-il d'essayer de réfléchir soit à propos de Dieu ou bien d'autre chose ? Ce nœud se défait lorsque vous essayez de le serrer.

Pourquoi dois-je faire de la place dans mon esprit pour une telle obscénité et un tel non-sens ? Est-ce que j'espère que si le sentiment se déguise en pensée, je sentirai moins ? Ces notes ne sont-elles pas

toutes les contorsions absurdes d'un homme, qui n'acceptera pas l'évidence qu'il n'y a rien que nous puissions faire d'autre, avec la souffrance, que souffrir ? Qui pense encore qu'il y aurait quelque système (si seulement il pouvait le trouver) qui ferait que la peine ne soit pas la peine. Cela n'a pas vraiment plus d'importance que vous saisissiez les bras de la chaise du dentiste ou que vos mains se trouvent sur vos genoux. Sa fraise travaille.

Et le chagrin ressemble encore à la peur. Peut-être plus exactement, à l'impatience. Ou comme attendre ; juste s'accrocher à attendre que quelque chose arrive. Il donne vie en permanence à un sentiment provisoire. Il ne lui semble pas nécessaire de démarrer quoi que ce soit. Je ne peux pas me calmer. Je bâille, je gigote, je fume beaucoup trop. Jusque-là, je n'avais jamais assez de temps. Maintenant, je n'ai que du temps. Du temps presque pur, vide de tout futur.

Une chair. Ou, si vous préférez, un navire. Le moteur tribord a disparu. Moi, le moteur bâbord, je progresse tant bien que mal, jusqu'à ce que nous arrivions au port. Ou plutôt, jusqu'à ce que le voyage se termine. Comment puis-je assumer un accostage ? Une terre sous le vent, plus vraisemblablement, une nuit noire, un coup de vent assourdissant, déferlante droit devant — et toutes les lumières allumées sur la terre, probablement agitées par des naufrageurs. Tel fut le débarquement de H.. Tel fut celui de ma mère. Je dis leur débarquement ; pas leur arrivée.

## Chapitre III



L n'est pas vrai que je pense toujours à H. Le travail et la conversation rendent cela impossible. Mais les moments où je ne le fais pas, sont peut-être les pires. Car alors, bien que j'en ai oublié la raison, il y a répandu sur chaque chose, comme un vague sentiment de fausseté, un quelque chose de raté. Comme dans ces rêves où rien de terrible ne se produit — rien qui ne puisse paraître remarquable si vous l'avez raconté au petit déjeuner — mais l'ambiance, le goût de l'ensemble est mortel. Voilà avec ça. Je vois les baies de sorbier rougir et ne sais pas, un instant, pourquoi, parmi toutes les choses, elles devraient être déprimantes. J'entends une horloge sonner, et la qualité du son qu'il y avait toujours avant s'en est allée. Quel est le problème avec le monde pour le rendre si plat, si minable, comme usé ? Puis je me souviens.

Ceci est l'une des choses qui m'effraient. Les angoisses, les terreurs nocturnes, doivent, dans le cours de la nature, disparaître. Mais qu'est-ce qui suivra ? Juste cette apathie, cette plate uniformité ? Viendra-t-il un temps où je ne demanderai plus pourquoi le monde est comme une rue malfamée, parce que je considérerai la misère comme normale ? Est-ce que la douleur enfin s'apaise dans une monotonie teintée par de légères nausées ?

Les sentiments, et les sentiments, et les sentiments. Permettez-moi d'essayer de penser à leur place. D'un point de vue rationnel, quel nouvel élément la mort de H. a-t-elle introduit dans le problème de l'univers ? Quelles raisons cela m'a-t-il données de douter de tout ce que je crois ? Je savais déjà que ces choses, et de pires, arrivent

chaque jour. J'avais dit que je les avais prises en compte. J'avais été prévenu — je m'étais prévenu — de ne pas compter sur les plaisirs temporels. On nous a même promis des souffrances. Elles étaient au programme. On nous a même dit : 'Heureux ceux qui pleurent' et je l'ai accepté. Je n'ai rien acquis que je n'aie pas négocié. Bien sûr, ce n'est pareil quand la chose nous arrive à nous-mêmes, et pas aux autres, et en vrai, et non dans l'imagination. Oui ; mais cela devrait-il faire, pour un homme sain d'esprit, une telle différence, comme cela ? Non, et ça ne le devrait pas pour un homme dont la foi avait été la vraie foi, et dont la préoccupation pour les peines des autres, avait été ô combien réelle. L'affaire est trop simple. Si ma maison s'est effondrée au premier coup de vent, c'est parce qu'elle n'était qu'un château de cartes. La foi qui 'a pris ces peines en considération' n'était pas la foi, mais l'imagination. Prendre ces peines en considération n'était pas une réelle sympathie. Si j'avais vraiment pris soin, comme je pensais l'avoir fait, des douleurs du monde, je n'aurais pas dû être submergé, quand ma propre douleur est venue. Ça a été une foi imaginaire, jouant avec des compteurs inoffensifs, étiquetés 'Maladie', 'Douleur', 'Mort' et 'Solitude'. Je pensais que j'avais confiance dans la corde jusqu'à ce qu'il m'importe de savoir si elle pouvait me supporter. Maintenant cela m'importe, et je découvre que je ne l'avais pas.

Les joueurs de Bridge me disent qu'il faut miser un peu d'argent dans le jeu 'ou bien les gens ne vont pas jouer sérieusement'. Apparemment, c'est comme ça. Votre mise — pour Dieu ou pas Dieu, pour un Bon Dieu ou le Sadique cosmique, pour la vie éternelle ou l'insignifiance — ne sera pas énorme s'il n'y a aucun enjeu. Et vous ne pourrez jamais découvrir combien c'était sérieux, tant que les enjeux ne seront pas devenus horriblement élevés ; tant que vous ne jouerez pas pour des compteurs ou pour six pence, mais pour chaque centime que vous avez dans le monde. Rien de moins ne secouera un homme — ou en tout cas un homme comme moi — hors de sa simple pensée verbale, et de ses croyances purement théoriques. Il doit être mis KO avant qu'il ne reprenne ses esprits. Seule la torture fera ressortir la vérité. Seulement sous la torture, découvrira-t-il cela lui-même.

Et je dois sûrement admettre — H. m'aurait forcé à l'admettre en quelques passes — que, si ma maison était un château de cartes, plus



vite elle était renversée, et mieux ça valait. Et cela, seule la souffrance pouvait le faire. Mais alors, le Sadique cosmique et l'Éternel Disséqueur deviennent une hypothèse inutile.

Cette dernière note est-elle le signe que je suis incurable, que lorsque la réalité fracasse mon rêve en morceaux, je broie du noir et grogne tant que perdre la première explosion, puis patiemment, bêtement, je commence à recoller les morceaux ? Et toujours ainsi ? Cependant, le château de cartes tombe souvent ; dois-je le reconstruire ? Est-ce que c'est ce que je fais maintenant ?

En effet, il est assez probable que ce que j'appellerai, si cela se produit, une 'restauration de la foi', se révélera n'être qu'un château de cartes de plus. Et je ne le saurais qu'à la prochaine explosion — quand par exemple, une maladie mortelle sera aussi diagnostiquée dans mon corps, ou si une guerre éclate, ou si je me suis ruiné par une terrible erreur dans mon travail. Mais là, deux questions se posent. De quelle façon cela peut-il être un château de cartes ? Parce que les choses dans lesquelles je crois ne sont qu'un rêve, ou parce que je ne fais que rêver que je les crois ?

En ce qui concerne les choses elles-mêmes, pourquoi les pensées que j'ai eues la semaine dernière seraient-elles plus dignes de confiance que les meilleures pensées que j'ai maintenant ? Je suis sûrement, en général, un homme plus sensé que je ne l'étais alors. Pourquoi les élucubrations désespérées d'un homme hébété — j'ai dit que c'était comme être commotionné — seraient-elles particulièrement fiables ?

Parce qu'il n'y avait pas un vœu pieux en elles ? Parce que, étant horribles, elles avaient donc d'autant plus de chances d'être vraies ? Mais il y a des rêves qui accomplissent nos peurs, comme d'autres qui accomplissent nos désirs. Et étaient-ils tous si déplaisants ? Non. D'une certaine façon, je les aimais. Je suis même conscient d'une légère réticence à accepter les pensées contraires. Toutes ces choses, au sujet du Sadique cosmique, n'étaient pas tant l'expression d'une pensée que de la haine. Je recevais de lui le seul plaisir qu'un homme dans l'angoisse peut obtenir ; celui de rendre les coups. C'était vraiment du Billingsgate — de pures insultes<sup>2</sup> ; 'Dire à Dieu ce que je

---

2 - Billingsgate est un marché portuaire londonien avec une longue histoire.

pensais de lui'. Et bien sûr, comme dans tous les langages excessifs, 'ce que je pensais' ne voulait pas dire ce que je pensais en vérité. Seulement ce que je pensais qui l'offenserait Lui (et ses adorateurs) le plus. Ce genre de chose n'est jamais dit sans un certain plaisir. 'Soulagez votre cœur'. Vous vous sentirez mieux pendant un moment.

Mais l'humeur n'est pas une preuve. Bien sûr, le chat va gronder et cracher sur le spécialiste, puis le mordre, s'il le peut. Mais la vraie question est de savoir si c'est un vétérinaire ou un vivisecteur. Sa mauvaise attitude ne jette aucune lumière sur cela, d'une façon ou d'une autre.

Et je peux croire qu'il s'agisse d'un vétérinaire quand je pense à ma propre souffrance. C'est plus difficile quand je pense aux siennes. Qu'est-ce que le chagrin, comparé à la douleur physique? Quoi que les ignorants puissent dire, le corps peut souffrir vingt fois plus que l'esprit. L'esprit a toujours un certain pouvoir d'évasion. Au pire, une pensée insupportable revient encore et encore, mais la douleur physique peut être parfaitement continue. Le chagrin est comme un bombardier volant en cercles qui laisse tomber ses bombes à chaque fois que le cercle le ramène juste au-dessus du même point; la douleur physique est comme un tir de barrage permanent sur une tranchée pendant la Première Guerre mondiale, des heures durant, sans un moment de répit. La pensée n'est jamais statique; la douleur l'est souvent.

Quelle sorte d'amant suis-je, pour penser autant au sujet de mes afflictions, et si peu sur les siennes? Même l'appel fou, 'Reviens', n'est que pour mon propre intérêt. Je ne me suis jamais posé la question de savoir si un tel retour, si cela était possible, serait bon pour elle. Je veux son retour comme un ingrédient pour la restauration de *mon* passé. N'aurais-je rien pu lui souhaiter de pire? Après avoir obtenu une fois, par la mort, de revenir et puis, à une date ultérieure, la voir de nouveau mourir pour recommencer? Ils appellent Étienne le premier martyr. Lazare n'a-t-il pas reçu, lui, le pire des traitements?

Je commence à voir. Mon amour pour H. était de la même qualité que ma foi en Dieu. Je ne vais pas exagérer, cependant. S'il y avait

---

On y trouvait beaucoup de poisson cru, mais également une abondance de langage aussi très cru. C'est à ce dernier trait que Lewis fait allusion.

autre chose que de l'imagination dans la foi, ou autre chose que de l'égoïsme dans l'amour, Dieu le sait. Moi, non. Il peut y avoir eu un peu plus ; en particulier dans mon amour pour H. Mais la chose n'était pas comme je le pensais. Un bon gros de château de cartes pour tous les deux.

Qu'importe comment ma douleur évolue ou ce que j'en fais ? Qu'importe la façon dont je me souviens d'elle ou même, si je me souviens elle ? Aucune de ces alternatives ne facilitera, ou n'aggravera, son angoisse passée.

Son angoisse passée. Comment puis-je savoir que toute son angoisse est passée ? Jamais je n'avais cru auparavant — je pensais cela hautement improbable — que l'âme pleine de foi pouvait sauter directement dans la perfection et la paix au moment où la mort faisait vibrer sa gorge. Ce serait un vœu pieux, vengeur, que de développer cette certitude maintenant. H. était une œuvre splendide ; une âme droite, lumineuse, et trempée comme une épée. Mais pas une sainte parfaite. Une femme pécheresse, mariée à un homme pécheur ; deux des patients de Dieu, pas encore guéris. Je sais qu'il n'y a pas que des larmes à sécher, mais aussi des taches à décaper. L'épée n'en sera que plus brillante.

Mais, ô Dieu, tendrement, tendrement. Déjà, mois après mois, et semaine après semaine vous avez brisé son corps sur la roue alors qu'elle le portait encore. N'est-ce pas encore assez ?

Le plus terrible dans cette affaire, c'est qu'un très bon Dieu est à peine moins redoutable qu'un Sadique cosmique. Plus nous croyons que Dieu fait mal seulement pour guérir, moins nous pouvons croire qu'il y a une utilisation de la mendicité par la tendresse. Un homme cruel pourrait être soudoyé — pourrait se fatiguer de ce sport abject — pourrait avoir une crise temporaire de miséricorde, comme des alcooliques ont des crises de sobriété. Mais supposons que celui contre lequel vous êtes soit un chirurgien dont les intentions sont tout à fait bonnes. Plus il sera aimable, et plus il sera consciencieux, et d'autant plus inexorablement, il continuera à couper. S'il cédait à vos prières, s'il s'arrêtait avant que l'opération ne soit achevée, tout le travail fait jusqu'à ce point aurait été inutile. Mais est-il crédible que de telles extrémités dans la torture soient nécessaires pour

nous ? Hé bien, faites votre choix. Les tortures se produisent. Si elles sont inutiles, alors il n'y a pas de Dieu ou bien, un mauvais Dieu. S'il y a un Bon Dieu, ces tortures sont nécessaires. Car aucun Être, même modérément bon, ne pourrait les infliger ou les permettre, si elles n'y étaient pas.

En d'autres termes, nous y sommes favorables.

Qu'est-ce que les gens veulent dire quand ils disent : 'Je n'ai pas peur de Dieu, parce que je sais qu'il est bon' ? Ne sont-ils même jamais allés chez un dentiste ?

Pourtant, c'est insupportable. Et puis, l'un babille — 'Si seulement je pouvais supporter ça, ou pire, ou n'importe quoi de tout ça, au lieu d'elle.' Mais on ne peut pas dire si l'offre est sérieuse, car rien n'a été misé dessus. Si cela devenait tout à coup une réelle possibilité, alors, pour la première fois, nous devrions chercher à savoir si nous y avons sérieusement pensé. Mais cela est-il permis ?

Ce fut donné à Un, nous dit-on, et je découvre que je peux maintenant croire à nouveau qu'il a fait indirectement tout ce qui pouvait être ainsi fait. Il répond à notre babillage, 'Vous ne pouvez pas et vous n'osez pas. Je le pouvais et je l'ai osé.'

Quelque chose d'assez inattendu s'est passé. C'est arrivé ce matin de bonne heure. Pour diverses raisons, pas du tout mystérieuses en elles-mêmes, mon cœur était plus léger qu'il ne l'avait été depuis plusieurs semaines. D'un côté, je suppose que je me remets physiquement d'une affaire de simple épuisement. Et j'avais eu, le jour d'avant, une nuit très fatigante, mais très salutaire de douze heures, marquée d'un sommeil profond ; et après dix jours d'un ciel gris et bas et d'une humidité chaude et stagnante, le soleil brillait et il y avait une légère brise. Et tout à coup, au moment même où, à cet instant, je pleurais moins H., je me suis souvenu d'elle, parfaitement. En effet, c'était quelque chose de (presque) mieux qu'un souvenir ; un instantané, une sensation indiscutable. Dire que ce fut comme une rencontre serait aller trop loin. Encore qu'il y a quelque chose de cela qui me tenterait d'utiliser ces mots. C'était comme si la levée du chagrin enlevait une barrière.

Pourquoi personne ne m'a dit ces choses ? Avec quelle facilité j'aurais pu mal juger un autre homme dans la même situation ?

J'aurais dit : 'Il a tout surmonté. Il a oublié sa femme', quand la vérité était, 'Il s'en souvient bien mieux, *parce qu'il a en partie surmonté cette épreuve*'.

Tel était le fait. Et je crois que je peux donner un sens à ceci. Vous ne pouvez pas voir quoi que ce soit correctement pendant que vos yeux sont embués de larmes. Vous ne pouvez pas, dans la plupart des cas, obtenir ce que vous désirez, si vous le voulez trop désespérément : de toute façon, vous ne pouvez pas en tirer le meilleur parti. 'Maintenant ! Ayons une vraie bonne discussion' réduit tout le monde au silence, 'je *dois* avoir une bonne nuit de sommeil' nous conduit dans des heures de veille. De délicieuses boissons sont gaspillées par une soif vraiment dévorante. Est-ce, de façon similaire, cette même expectative qui tire le rideau de fer, qui nous fait sentir que nous avons les yeux perdus dans le vide quand nous pensons à nos morts ? 'Ceux qui demandent' (en tout cas 'une demande trop importune') ne reçoivent pas. Peut-être ne le peuvent-ils pas.

Et de même, peut-être, avec Dieu. J'ai progressivement été amené à sentir que la porte n'est plus fermée et verrouillée. Était-ce mon propre besoin désespéré qui me l'avait claquée à la figure ? Le moment où il n'y a rien d'autre dans votre âme, qu'un appel à l'aide peut être précisément celui où Dieu ne peut pas donner : vous êtes comme l'homme qui se noie et qui ne peut pas être aidé parce qu'il se débat et s'agrippe. Peut-être vos propres cris réitérés vous rendent-ils sourds à la voix que vous espérez entendre.

D'autre part, 'Frappez et l'on vous ouvrira.' Mais frapper signifie-t-il marteler et frapper à coups de pied la porte comme un fou ? Et il y a aussi 'À celui qui a, il sera donné.' Après tout, vous devez avoir une capacité à recevoir, sinon, même la toute-puissance ne peut pas vous donner. Peut-être votre passion en détruit-elle temporairement la capacité.

Car toutes sortes d'erreurs sont possibles lorsque vous traitez avec Lui. Il y a longtemps, avant que nous ne soyons mariés, H. fut tourmentée une matinée entière, alors qu'elle se rendait à son travail, par le sentiment obscur que Dieu (pour ainsi dire) était 'à son côté', lui demandait toute son attention. Et bien sûr, n'étant pas une sainte parfaite, elle avait le sentiment que ce serait au sujet, comme c'est

habituellement le cas, d'un péché non repenti ou de quelque tâche fastidieuse. Enfin, elle céda — je sais comment on la dissuade — et lui fit face. Mais le message était : 'Je veux vous *donner* quelque chose' et instantanément, elle fut dans la joie.

Je pense que je commence à comprendre pourquoi la douleur ressemble à l'impatience. Cela vient de la frustration de tant de pulsions qui étaient devenues habituelles. Pensée après pensée, sentiment après sentiment, action après action, avaient H. pour objet. Maintenant, leur cible est partie. Je continue par habitude à armer une flèche sur la corde de l'arc ; puis je me souviens et dois le diriger vers le bas. Tant de routes mènent les pensées vers H. et je suis sur l'une d'entre elles ; sauf que maintenant, il y a un poste-frontière infranchissable en son travers. Tant de routes autrefois : maintenant, autant de culs-de-sac.

Car une bonne épouse possède beaucoup de facettes en elle-même. Que n'était pas H. pour moi ? Elle était ma fille et ma mère, mon élève et mon professeur, mon sujet et mon souverain ; et toujours, gardant tout ça en réserve, ma fidèle compagne, mon amie, ma camarade de bord, mon compagnon d'armes. Ma maîtresse, mais en même temps tout ce qu'un ami (et j'en ai des bons), n'a jamais été pour moi. Peut-être plus. Si nous n'étions jamais tombés amoureux, nous n'en aurions pas moins été toujours ensemble, au prix d'un scandale. C'est ce que je voulais dire quand, un jour, je faisais son éloge pour ses 'vertus masculines'. Mais elle ne tarda pas à mettre un terme à cela en me demandant comment j'aimerais être loué pour celles qui me sont 'féminines'. Oh là ! ce fut une bonne riposte. Pourtant, elle avait un quelque chose d'une Amazone, un quelque chose de Penthésilée et Camilla. Et vous étiez content, autant que moi, qu'elle doive être là. Vous étiez content que je puisse le reconnaître.

Salomon appelle son épouse : *Sœur*. Une femme pourrait-elle être une femme complète à moins que, pour un moment, dans un état d'esprit particulier, un homme se sente presque enclin à l'appeler : *Frère* ?

'C'était trop parfait pour durer,' suis-je tenté de dire de notre mariage. Mais cela peut être considéré de deux manières. L'une, sinistrement pessimiste — comme si Dieu n'avait pas aussitôt vu

deux de ses créatures heureuses, qu'Il ne les arrête ('Rien de tout cela ici!'). Comme s'Il était l'Hôtesse, à un cocktail, qui sépare deux invités dès l'instant où ils montrent les signes qu'ils entrent dans une vraie conversation. L'autre, qui pourrait également signifier 'Sa perfection propre a été atteinte. C'est devenu comme il fallait que ce soit. Par conséquent, bien sûr, ça ne sera pas prolongé.' Comme si Dieu disait, 'Bon. Vous avez maîtrisé cet exercice. J'en suis vraiment content. Et maintenant, vous êtes prêt à passer au suivant.' Quand vous aurez appris à faire les équations quadratiques, et prendrez plaisir à les faire, celles-ci ne vous seront pas programmées plus longtemps. L'enseignant vous envoie en avant.

Car nous avons appris et réalisé quelque chose. Qu'il y a, cachée ou exhibée, une épée entre les sexes jusqu'à ce qu'un mariage accompli les réconcilie. Il serait arrogant pour un homme, d'appeler la franchise, l'équité et la chevalerie 'masculin' quand on les voit dans une femme; il serait tout aussi arrogant pour une femme, de décrire la sensibilité ou le tact ou la tendresse d'un homme comme 'féminin'. Mais aussi, quels pauvres fragments déformés de l'humanité, pour la plupart, de simples hommes et femmes, doivent-ils être pour rendre les implications de cette arrogance, plausibles. Le mariage guérit cela. Conjointement, les deux deviennent pleinement humains. 'À l'image de Dieu, il les créa'. Ainsi, par un paradoxe, ce carnaval de la sexualité nous conduit au-delà de nos sexes.

Et puis l'un des deux décède. Et nous pensons à ceci comme à un amour brisé net; comme une danse stoppée à mi-parcours ou une fleur dont la tête fut malencontreusement cassée net — quelque chose de tronqué et donc dépourvu de sa véritable forme. Je me demande. Si, comme je ne peux m'empêcher de le soupçonner, les morts sentent aussi la douleur de la séparation (et cela peut être une de leurs souffrances au purgatoire), alors, pour les deux amants, et pour tous les couples d'amoureux sans exception, le deuil est une partie universelle et intégrale de notre expérience de l'amour. Il suit le mariage aussi normalement que le mariage succède aux fiançailles ou l'automne à l'été. Ce n'est pas une troncature du processus, mais l'une de ses phases; pas l'interruption de la danse, mais la figure suivante. Nous sommes 'sortis de nous-mêmes' par la personne aimée, pendant qu'elle est ici. Alors vient la figure tragique de la

danse dans laquelle nous devons apprendre à être encore sortis de nous-mêmes, bien que la présence corporelle soit retirée, pour aimer la véritable Elle, et ne pas se replier sur l'amour de notre passé ou sur nos souvenirs, ou notre douleur, ou notre grand soulagement de la douleur, ou notre propre amour.

En regardant en arrière, je vois qu'il y a seulement très peu de temps, je fus fort concerné au sujet de mes souvenirs de H., et de comment ils pourraient devenir faux. Pour une raison quelconque — le bon sens miséricordieux de Dieu est la seule à laquelle je puisse penser — j'ai arrêté de me soucier de cela. Et chose remarquable, depuis que je ne me préoccupe plus à son sujet, elle semble me rencontrer partout. *Me rencontrer* est bien trop fort. Je ne veux pas parler de quelque chose de vague comme une apparition ou une voix. Je ne veux même pas non plus parler d'une expérience émotionnelle frappant à un moment donné. Au contraire, une sorte de discret, mais énorme, sentiment qu'elle est, tout autant que jamais, un fait qu'il faut prendre en compte.

'Qu'il faut prendre en compte' est peut-être une façon malheureuse d'écrire. Cela résonne comme si elle était plutôt un dragon. Comment mieux exprimer la chose ? Est-ce que 'momentanément réel' ou 'obstinément réel' ferait mieux l'affaire ? C'est comme si l'expérience me disait : 'Vous êtes, en effet, très heureux que H. soit toujours une réalité. Mais souvenez-vous, elle sera tout autant une réalité, que vous plait ou pas. Vos préférences n'ont pas été considérées.'

Jusqu'où suis-je allé ? Aussi loin, je pense, qu'un veuf d'un autre genre qui s'arrêterait, appuyé sur sa bêche, pour avouer, en réponse à notre enquête, 'Merci. Je ne dois pas me plaindre. Elle me manque terriblement, mais ils disent que ces choses nous sont envoyées pour nous tester.' Nous en sommes arrivés au même point ; lui avec sa bêche, et moi, qui ne suis pas très doué pour creuser, avec mon propre instrument. Mais bien sûr, on peut prendre 'envoyé pour nous tester' de la bonne façon. Dieu n'a pas tenté une expérience sur ma foi ou mon amour, afin de connaître leur qualité. Il les connaissait déjà. C'était moi qui ne les connaissais pas. Dans ce procès, il nous fait occuper le banc des accusés, le box des témoins, et la barre tout à la fois. Il a toujours su que mon temple était un château de cartes. Son seul moyen de me le faire réaliser était de le faire tomber.



Se remettre de tout cela sitôt ? Mais les mots sont ambigus. Dire que le patient s'en remet après une opération de l'appendicite est une chose ; le dire après qu'il ait eu sa jambe coupée en est une toute autre. Après cette opération, soit le moignon blessé guérit, soit l'homme meurt. S'il guérit, la féroce et constante douleur s'arrêtera. À l'heure actuelle, il va recouvrer ses forces et apprendre à s'en sortir avec sa jambe de bois. Il 's'en est remis'. Mais il aura probablement des douleurs récurrentes dans le moignon tout le reste de sa vie, et même assez pénibles ; et il sera toujours un homme unijambiste. Il n'y aura guère de moment où il pourra l'oublier. Se baigner, s'habiller, s'asseoir et se relever, même se coucher dans son lit, tout sera différent. Toute sa façon de vivre sera ainsi transformée. Toutes sortes de plaisirs et d'activités qu'il a pris une fois pour acquis devront être simplement radiés. Les obligations aussi. À l'heure actuelle j'apprends à utiliser des béquilles. Peut-être même vais-je recevoir une jambe de bois. Mais je ne serai jamais à nouveau un bipède.

Pourtant, il est indéniable que, dans un certain sens, 'je me sens mieux', et qu'avec cela surviennent immédiatement, comme une sorte de honte, et un sentiment que l'on est sous une sorte d'obligation de chérir, de fomenter et de prolonger son propre malheur. Je l'ai lu dans les livres, mais je n'avais jamais songé que je l'aurais ressenti moi-même. Je suis sûr que H. n'approuverait pas cela. Elle ne m'a pas dit de ne pas être un fou. Donc, je suis à peu près certain que Dieu approuverait. Qu'est-ce qui est derrière cela ?

En partie, sans aucun doute, la vanité. Nous voulons nous prouver à nous-mêmes que nous sommes des amants à grande échelle, des héros tragiques ; pas de simples soldats dans l'immense armée des endeuillés, progressant lentement et faisant le meilleur d'un mauvais travail. Mais ce n'est pas là toute l'explication.

Je pense qu'il y a aussi une confusion. Nous ne désirons pas vraiment que la douleur, dans ses premières agonies, soit reconduite : personne ne le pourrait. Mais nous voulons ce quelque chose d'autre, dont la douleur est un symptôme fréquent, et ensuite nous confondons le symptôme avec la chose elle-même. J'ai écrit l'autre soir que le deuil n'est pas la troncature de l'amour conjugal, mais l'une de ses phases régulières — comme la lune de miel. Ce que nous voulons, c'est vivre notre mariage, bien et fidèlement, pour cette phase aussi.

Si ça fait mal (et ça le fera certainement), nous accepterons les souffrances comme une partie nécessaire de cette étape. Nous ne voulons pas leur échapper au prix de la désertion ou du divorce. Tuer le mort une deuxième fois. Nous étions une seule chair. Maintenant qu'elle a été coupée en deux, nous ne voulons pas prétendre qu'elle est un tout, et complète. Nous serons encore mariés, toujours dans l'amour. Par conséquent, nous aurons encore mal. Mais nous ne sommes pas du tout — si nous nous comprenons — en train de chercher les douleurs pour elles-mêmes. Moins il y en a, et mieux c'est, pourvu que le mariage soit préservé. Et plus il peut y avoir de joie dans le mariage entre les morts et les vivants, et mieux ça vaut.

Le mieux, dans tous les sens du terme. Car, comme je l'ai découvert, le chagrin passionné ne nous lie pas avec les morts, mais nous coupe loin d'eux. Cela devient de plus en plus clair. C'est juste dans ces moments-là, quand je sens le moins la douleur — celui où je pénètre dans mon bain du matin est habituellement l'un d'entre eux — que H. se précipite sur mon esprit dans sa pleine réalité, son altérité. Non pas comme dans mes pires moments, tous absurdes et pathétiques et solennisés par mes misères, mais telle qu'elle est, pleinement accomplie. Ceci est bon et tonique.

Je crois me souvenir — même si je ne pourrais pas en citer une à l'heure actuelle — de toutes sortes de ballades et de contes populaires où les morts nous disent que notre deuil leur fait un mal certain. Ils nous supplient de nous arrêter. Il peut y avoir beaucoup plus de profondeur dans cela que ce que je pensais. Si oui, la génération de nos grands-pères s'est égarée très loin. Tous ces rituels de la douleur (parfois à vie) — la visite des tombes, les anniversaires, de laisser la chambre vide exactement comme 'le défunt' avait l'habitude de la ranger, de mentionner les morts, soit pas du tout, soit toujours d'une voix spéciale, ou même (comme la Reine Victoria) d'exposer les vêtements du mort pour le dîner tous les soirs — ce qui était comme une momification. Cela rendait les morts encore plus morts.

Ou était-ce (inconsciemment) son but? Quelque chose de très primitif peut être à l'œuvre ici. Garder les morts bien morts, s'assurer qu'ils ne reviendront pas se faufiler discrètement parmi les vivants est une importante préoccupation de la pensée sauvage. À tout prix les faire 'rester en place'. Certes, ces rituels accentuent leur tristesse.

Peut-être que ce résultat n'était pas vraiment malvenu, pas toujours, comme les ritualistes le pensaient.

Mais ce n'est pas mon rôle de les juger. Toutes des hypothèses ; je ferais mieux de garder mon souffle pour refroidir ma propre bouillie. Pour moi en tout cas, le programme est clair. Je vais me tourner vers elle aussi souvent que possible, dans la joie. Je vais même la saluer par un rire. Moins je la pleure, plus je m'en sens proche.

Un programme admirable. Malheureusement, il ne peut pas se réaliser. Ce soir, tous les enfers des douleurs récentes se sont à nouveau ouverts ; les mots fous, les ressentiments amers, les crampes d'estomac, l'irréalité cauchemardesque, les bains de larmes. Car dans la douleur, rien 'ne reste en place'. On continue à sortir d'une étape, pour retomber toujours dans une autre. En rond et en rond. Tout se répète. Est-ce que je tourne en rond, ou bien oserais-je espérer que je suis dans une spirale ?

Mais si c'est une spirale, vais-je vers le haut ou vers le bas ?

Combien de fois — sera-ce pour toujours ? — combien de fois ce grand vide me surprendra-t-il comme une complète nouveauté, et me fera dire, 'Je n'avais jamais réalisé ma perte, jusqu'à ce jour ?' La même jambe est coupée un coup après l'autre. Le premier plongeon du couteau dans la chair se fait sentir encore et encore.

Ils disent : 'Le lâche meurt plusieurs fois' ; ainsi en va-t-il de la bien-aimée. L'aigle n'a-t-il pas trouvé un foie frais à déchirer dans Prométhée<sup>3</sup>, chaque fois qu'il dînait ?

---

3 - [Note de l'Éditeur] Dans la mythologie grecque, Prométhée est le fils du Titan Japet et de la Nymphe Clyméné. Hésiode note (dans **La Théogonie**) à son sujet que pour avoir dérobé le feu aux dieux Prométhée sera puni par Zeus en se voyant enchaîné à une falaise et subir tous les jours qu'un aigle mange son foie, qui se reforme durant la nuit.

# Chapitre IV



'est le quatrième — et le dernier — carnet vide que je peux trouver dans la maison ; du moins presque vide, car il y a quelques pages d'une arithmétique très ancienne à la fin, de J. Je décide de les laisser afin de limiter mes réflexions.

Je ne commencerai pas par acheter des livres dans ce but. Dans la mesure où ces commentaires étaient une défense contre l'effondrement total, une soupape de sécurité, ils ont fait du bien. L'autre objectif que j'avais en vue, se révèle avoir été fondé sur un malentendu permanent. Je pensais que je pourrais décrire un *état* ; dresser une cartographie de la douleur. La douleur, cependant, se révèle être, non pas un état, mais un processus. Elle n'a pas besoin d'une carte, mais d'une histoire, et si je ne cessais pas d'écrire cette histoire, à un moment donné, tout à fait arbitraire, il n'y aurait aucune raison pour que cela ne s'arrête jamais. Il y a tous les jours quelque chose de nouveau à raconter. Le chagrin est comme une longue vallée, une vallée sinueuse où un tout nouveau paysage peut se révéler à chaque méandre. Mais comme je l'ai déjà mentionné, pas à chaque méandre. Parfois, la surprise est à l'opposé ; il vous est présenté exactement le même genre de paysage que vous pensiez avoir laissé plusieurs miles en arrière. C'est à se demander si la vallée n'est pas, en fait, une tranchée circulaire. Mais non. Il y a parfois des récurrences, mais les séquences ne se répètent pas.

Ici, par exemple, apparaît un fait nouveau, une nouvelle perte. Je fais toute la marche à pied que je peux, car je serais stupide de ne pas aller au lit fatigué. Aujourd'hui, je vais revisiter de vieux repaires, en prenant l'une de ces longues promenades qui me rendaient si heureux

lorsque j'étais célibataire. Et cette fois, le visage de la nature n'a pas été vidé de sa beauté et le monde n'a pas l'air (comme je m'en suis plaint il y a quelques jours) d'une rue malfamée. Au contraire, chaque horizon, chaque clôture ou bouquet d'arbres, me convoquait dans une forme passée de bonheur, mon bonheur d'avant H. Mais l'invitation me parut horrible. Le bonheur dans lequel j'étais invité était insipide. Je pense que je ne veux pas y retourner de nouveau et y être heureux de *cette* façon. Cela m'effraie de penser qu'un tel retour en arrière pourrait même être possible. Une telle aventure me semblerait la pire de toutes ; atteindre un état dans lequel mes années d'amour et de mariage devraient apparaître rétrospectivement comme un charmant épisode — comme un jour férié — qui aurait brièvement interrompu une vie interminable pour me ramener à la normale, inchangé. Et puis cela en viendrait à me paraître irréel — quelque chose de si étranger à la texture habituelle de mon histoire, que je pourrais presque croire que c'est arrivé à quelqu'un d'autre. Ainsi H. mourrait à moi une seconde fois ; un deuil pire que le premier. Tout, sauf ça.

N'avez-vous jamais su, ma chère, tout ce que vous avez emmené avec vous lorsque vous êtes partie ? Vous m'avez dépouillé même de mon passé, même des choses que nous n'avions jamais partagées. J'ai eu tort de dire que le moignon se remettrait de la douleur de l'amputation. Je me suis trompé parce que ça m'a fait mal par tellement d'aspects, que je ne les découvre qu'un par un.

Pourtant, il y a deux gains énormes — je me connais trop bien maintenant pour les appeler 'durables'. Tourné vers Dieu, mon esprit ne rencontre plus cette porte verrouillée ; tourné vers H., il ne rencontre plus ce vide — ni tout ce bruit autour de son image mentale. Mes notes révèlent quelque chose du processus, mais pas autant que je l'espérais. Peut-être, les deux changements n'étaient pas vraiment observables. Il n'y avait pas de soudaine, frappante, et émotionnelle transition. Comme le réchauffement d'une pièce ou l'arrivée de la lumière du jour. Lorsque vous les remarquez pour la première fois, c'est déjà là depuis un certain temps.

Les notes ont été à propos de moi-même, à propos de H., et à propos de Dieu. Dans cet ordre. L'ordre et les proportions, exactement dans ce qu'ils n'auraient pas dû être. Et je vois que je ne suis nulle part tombé dans ce mode de pensée, à propos de ce que nous

déclarons : les louer. Pourtant, cela aurait été mieux pour moi. La louange est le mode d'amour qui contient toujours quelque élément de joie. Louange dans cet ordre ; pour Lui, comme donateur, pour elle, comme le don. Ne jouissons-nous pas dans la louange, d'une certaine manière, de ce que nous louons, même si nous en sommes loin ? Je dois le faire plus. J'ai perdu le fruit que j'avais autrefois de H. Et je suis loin, très loin dans la vallée de ma dissemblance, des fruits que, si Ses grâces sont infinies, je peux recevoir parfois de Dieu. Mais en louant, je peux encore, dans une certaine mesure, profiter d'elle, et déjà, dans une certaine mesure, profiter de Lui. C'est mieux que rien. Mais peut-être que je passe à côté du don. Je vois que je viens de décrire H. comme étant une épée. Cela est vrai pour autant que ça lui correspond. Mais tout à fait insuffisant en soi, et trompeur. Je devrais rectifier cela. J'aurais dû dire 'Mais aussi comme un jardin. Comme un nid dans un jardin, un mur dans un mur, une haie dans une haie, plus secrète, plus remplie d'une vie fertile et parfumée, aussi loin que vous y rentriez.'

Et alors, d'elle, comme de chaque chose créée que je loue, je devrais dire 'En quelque sorte, d'une façon unique, comme Celui qui l'a créée.'

Ainsi, du jardin au Jardinier, de l'épée au Forgeron. Pour la Vie qui donne la vie et la Beauté qui rendent belle.

'Elle est dans la main de Dieu.' Ça renouvelle mon énergie quand je pense à elle comme à une épée. Peut-être la vie terrestre que je partageais avec elle, était seulement une partie de la trempe. Maintenant, peut-être, il en saisit la poignée ; soupèse la nouvelle arme ; fait avec des éclairs dans les airs. 'Une authentique lame de Jérusalem.'

Un moment de la nuit dernière peut être décrit par une comparaison ; sinon cela ne passera pas du tout dans le langage. Imaginez un homme dans l'obscurité totale. Il pense qu'il est dans une cave ou un donjon. Puis vient un son. Il pense que ce pourrait être un son lointain — des vagues ou des arbres déracinés par le vent, ou des bovins à un demi-mille de distance. Et si c'est le cas, cela prouve qu'il n'est pas dans une cave, mais libre, à l'air libre. Ou, cela peut être un son proche beaucoup plus faible, à portée de main — un pouffement de rire. Et si c'est le cas, il a un ami juste à côté de lui, dans l'obscurité. De toute façon,

un bon, bon son. Je ne suis pas assez stupide pour prendre une telle expérience comme preuve de quoi que ce soit. C'est tout simplement le plongeon dans l'activité imaginative d'une idée que j'avais toujours admise en théorie — l'idée que tout mortel à tout moment, ou moi-même pourrions être complètement dans l'erreur quant à la situation, dans laquelle nous nous trouvons vraiment.

Cinq sens ; une intelligence incurablement abstraite ; une mémoire sélective dérégulée ; un ensemble d'idées préconçues et d'hypothèses si nombreuses que je ne pourrai jamais en examiner qu'une minorité d'entre elles — ou ne devienne même jamais conscient de toutes. Combien, dans toute cette réalité, un tel appareil peut-il en laisser passer ?

Je ne vais pas, si cela peut aider, escalader soit un arbre duveteux soit un épineux. Deux convictions très différentes pressent de plus en plus mon esprit. La première est que le Vétérinaire Éternel est encore plus inexorable, et les opérations possibles, encore plus douloureuses, que nos pires craintes puissent imaginer. Et l'autre, que 'tout ira bien, et tout ira bien, et toute chose ira bien.'

Cela n'a pas d'importance que toutes les photographies de H. soient mauvaises. Cela n'a pas plus — pas beaucoup plus — d'importance si mes souvenirs d'elle sont imparfaits. Les images, qu'elles soient sur le papier ou dans l'esprit, ne sont pas importantes en elles-mêmes. De simples liens. Prenez un parallèle à partir d'une sphère infiniment plus élevée. Demain matin, un prêtre me donnera une hostie insipide, petite ronde, mince, froide. Est-ce un inconvénient — n'est-il pas à certains égards un avantage — qu'elle ne puisse prétendre à la moindre ressemblance avec celui auquel elle m'unit ?

J'ai besoin de Christ, pas de quelque chose qui lui ressemble. Je veux H., pas de quelque chose qui lui ressemble. Une très bonne photographie pourrait devenir, en fin de compte, un piège, une horreur, et un obstacle.

Les images, je dois le supposer, ont leur utilité sinon elles ne seraient pas si populaires. (Cela fait peu de différence qu'elles soient des images et des statues en dehors de l'esprit, ou d'imaginaires constructions qui se trouvent à l'intérieur). Pour moi, cependant, leur danger est plus évident. Des images du Saint peuvent facilement

devenir de saintes images — sacro-saintes. Mon idée de Dieu n'est pas une idée divine. Elle doit être brisée de temps en temps. Il la brise Lui-même. Il est le grand Iconoclaste. Ne pourrait-on pas presque dire que cette destruction est l'une des marques de sa présence ? L'Incarnation est le suprême exemple ; il laisse toutes les idées précédentes du Messie en ruines. Et la plupart sont 'offensés' par l'iconoclasme ; et bénis sont ceux qui ne le sont pas. Mais la même chose se produit dans nos prières privées.

Toute réalité est iconoclaste. La terre bien-aimée, même dans cette vie, triomphe sans cesse sur votre simple idée d'elle. Et vous le désirez. Vous voulez d'elle, avec toutes ses résistances, tous ses défauts, toute son imprévisibilité. Autrement dit, dans sa ferme et indépendante réalité. Et cela, aucune image, ni aucun souvenir ne sont en rien ce que nous devons aimer encore, après qu'elle fut morte.

Mais 'cela' n'est pas imaginable maintenant. À cet égard, H., et tous les morts sont comme Dieu. À cet égard, l'aimer elle, est devenu, de cette manière, comme l'aimer Lui. Dans les deux cas, je dois tendre des bras et des mains d'amour — ses yeux ne peuvent pas être utilisés ici — à la réalité, au travers de — à travers — toutes les fantasmagories changeantes de mes pensées, de mes passions, et autres fantaisies. Je ne dois pas m'asseoir satisfait de mes divagations elles-mêmes, et Le louer pour cela, ou l'aimer elle pour cela.

Pas mon idée de Dieu, mais Dieu. Pas mon idée de H., mais H. Oui, et aussi pas mon idée de mon voisin, mais mon voisin. Car, ne faisons-nous pas souvent cette erreur en ce qui concerne les personnes qui sont encore en vie — qui sont avec nous dans la même pièce ? Parler et agir non pas à et envers l'homme lui-même, mais à et envers son image (presque la *caricature*) que nous nous sommes faite de lui dans nos propres esprits ? Et il doit s'en éloigner assez loin avant même que nous ne remarquions la chose. Dans la vraie vie — qui est une façon qui diffère des romans — ses paroles et ses actes ne sont, si l'on observe de près, presque jamais tout à fait — dans le 'caractère', ou plutôt, dans ce que nous appelons son caractère. Cet homme a toujours une carte dans sa main que nous ne connaissons pas.

Ma raison de supposer que je fais cela à d'autres personnes est le



fait que souvent je les vois le faire aussi pour moi. Nous pensons tous que nous nous sommes enregistrés l'un l'autre.

Et durant tout ce temps-là, je peux, une fois de plus, avoir construit avec des cartes. Et si c'est vrai, Il frappera une fois de plus le château. Il le frappera aussi souvent que nécessaire. À moins que je n'aie finalement abandonné, désespéré, et ne laisse la construction des palais en carton en enfer pour toujours ; 'libre parmi les morts'.

Suis-je, par exemple, en train de me faulxer vers Dieu parce que je sais que, s'il y a une route vers H., ce sera par lui ? Mais bien sûr, je sais parfaitement bien qu'il ne peut pas être utilisé comme une route. Si vous approchez de Lui, non pas comme le but, mais comme une route, non pas comme la fin, mais comme un moyen, vous ne vous approchez pas du tout de Lui. Voilà ce qui était vraiment mal avec toutes ces images populaires de joyeuses réunions 'sur l'autre bord' : pas les images naïves et très terrestres, mais le fait qu'elles forment une Fin de ce que nous obtiendrons, mais seulement comme sous-produit de la vraie Fin.

Seigneur, ces conditions sont-elles les tiennes ? Ne puis-je rencontrer à nouveau H. que si j'apprends à vous aimer tellement que je ne me soucierai pas de savoir si je la rencontre ou pas ? Considérez, Seigneur, ce que cela veut dire pour nous. Que penserait-on de moi si je disais aux garçons, 'Pas de caramel maintenant. Mais quand vous aurez grandi, si vous ne voulez pas vraiment de caramel, vous en aurez autant que vous le voudrez ?'

Si je savais qu'être éternellement séparé de H. et éternellement oublié d'elle, ajouterait une plus grande joie et splendeur à son être, bien sûr que je dirais 'Feu vert ! ' Tout comme si, sur terre, pouvant guérir son cancer en la voyant plus, je me serais arrangé pour ne plus jamais la revoir. J'aurais dû faire ainsi. Toute personne décente le ferait. Mais cela est tout à fait différent. Ce n'est pas la situation dans laquelle je me trouve.

Lorsque je pose ces questions devant Dieu, je ne reçois aucune réponse. Mais un genre plutôt particulier de 'Pas de réponse'. Ce n'est pas une porte verrouillée. Cela ressemble plus à un regard silencieux, mais certainement pas sans compassion. Comme s'il secouait la tête, non pas dans le refus, mais pour déroger à la question. Comme : 'Paix,

filis ; tu ne comprends pas.’

Un mortel peut-il poser des questions que Dieu considère comme sans réponse ? Assez facilement, je pense. Toutes les questions absurdes sont nécessairement sans réponse. Comment d’heures y-a-t-il dans un mile ? Le jaune est-il carré ou rond ? Probablement, la moitié des questions que nous posons — la moitié de nos grands problèmes métaphysiques et théologiques — sont de cet ordre.

Et maintenant que je viens d’y penser, il n’y a pas du tout de problème pratique devant moi. Je connais les deux grands commandements, et je ferais mieux de me débrouiller avec. En effet, la mort de H. a mis fin au problème pratique. Alors qu’elle était en vie, je pouvais, dans la pratique, la porter devant Dieu ; ce qui aurait produit ce qu’elle voulait, au lieu de ce qu’il voulait ; s’il y avait eu un conflit. Ce qui reste n’est pas un problème à propos de tout ce que je *pouvais faire*. Tout cela concerne le poids des sentiments, et des motivations, et ce genre de chose. C’est un problème que je dois moi-même régler. Je ne crois pas que Dieu le fera à ma place.

Les fruits de Dieu. Rencontre avec les morts. Ceux-ci ne peuvent pas figurer dans ma pensée, sauf comme des faire-valoir. Des chèques en blanc. Ma première idée — si on peut appeler cela une idée — est une énorme extrapolation risquée, à partir d’un très petit nombre de courtes expériences vécues ici sur terre. Probablement pas certaines expériences précieuses auxquelles je pense. Peut-être même de moindres valeurs que d’autres, dont je ne tiens même pas compte. Ma seconde idée est aussi une extrapolation. La réalité de l’une ou de l’autre — l’encaissement de l’un des chèques — exploserait probablement toutes les idées de l’un au sujet des deux (combien plus les idées de l’une au sujet de leur relation entre elles) en mille morceaux.

L’union mystique d’une part. La résurrection du corps, de l’autre. Je ne peux pas atteindre l’esprit d’une image, d’une formule, ou même d’un sentiment, qui les associe. Mais la réalité, qu’il nous est donné de comprendre, le fait. Réalité iconoclaste une fois de plus. Le Ciel résoudra nos problèmes, mais pas, je pense, en nous montrant les rapprochements subtils entre toutes nos notions apparemment contradictoires. Les notions seront toutes enlevées de sous nos pieds. Nous verrons qu’il n’y a jamais eu aucun problème. Et plus d’une fois,

cette impression que je ne peux pas décrire, sauf en disant qu'elle est comme le son d'un rire dans l'obscurité. Dans le sens où une certaine bouleversante et désarmante simplicité est la vraie réponse.

On pense souvent que les morts nous voient. Et nous supposons, raisonnablement ou pas, que s'ils nous voient vraiment, ils nous voient plus clairement qu'avant. Est-ce que H. voit maintenant, exactement, combien de futilités ou de guirlandes il y avait dans ce qu'elle a appelé, et que j'appelle, mon amour ? Ainsi soit-il. Regardez attentivement, ma chère. Je ne le cacherais pas si je le pouvais. Nous ne nous sommes pas idéalisés l'un l'autre. Nous avons essayé de ne garder aucun secret. Vous connaissiez déjà la plupart des endroits pourris chez moi. Si vous voyez maintenant quelque chose de pire, je peux l'accepter. Vous le pouvez aussi. Réprimandez, expliquez, moquez, pardonnez. Car ceci est l'un des miracles de l'amour ; il donne — aux deux, mais peut-être surtout à la femme — un pouvoir de voir à travers ses propres enchantements sans pour autant être désenchantée.

Pour voir, dans une certaine mesure, comme Dieu. Son amour et Sa connaissance ne sont pas distincts l'un de l'autre ni de Lui. On pourrait presque dire Il voit parce qu'Il aime, et par conséquent, aime, bien qu'Il voit.

Parfois, Seigneur, on est tenté de dire que si vous vouliez que nous nous comportions comme les lys des champs, vous auriez pu nous avoir donné une organisation plus comme la leur. Mais cela, je le suppose, est tout simplement votre grande expérience. Ou pas. Pas une expérience, car vous n'avez pas besoin de découvrir ces choses. Plutôt votre grande entreprise. Pour créer un organisme qui soit aussi un esprit ; pour créer ce terrible oxymore, un 'animal spirituel'. Pour prendre un pauvre primate, une bête avec des terminaisons nerveuses partout, une créature avec un estomac qui veut être rempli, un animal d'élevage qui veut son mâle, et dire : 'Maintenant, passons à autre chose. Sois un dieu.'

J'ai prétendu, plusieurs carnets avant, que même si j'avais ce qui semblerait l'assurance de la présence de H, je ne le croirais pas. Plus facile à dire qu'à faire. Même maintenant, cependant, je ne considérerais rien de cela comme preuve. C'est la *qualité* de l'expérience de la nuit dernière — pas ce que cela prouve, mais ce que c'était — qui

la rend digne d'être considérée. C'était tout à fait, incroyablement, serein. Juste l'impression de son *esprit* faisant face momentanément au mien. Esprit, pas 'âme', comme nous avons tendance à penser de l'âme. Certainement, l'inverse de ce qu'on appelle 'psychique'. Pas du tout comme une rencontre d'amoureux en extase. Beaucoup plus comme passer un appel téléphonique ou envoyer un télégramme concernant certaines dispositions pratiques. Non pas qu'il y eut un 'message' — juste une intelligence et de l'attention. Aucun sentiment de joie ou de tristesse. Pas d'amour même, dans notre sens ordinaire. Pas de non-amour. Je n'avais jamais imaginé, quelle que soit mon humeur, les morts comme étant ainsi — bon, si professionnels. Pourtant, il y avait une intense et joyeuse intimité. Une intimité qui n'était pas du tout passée par mes sens ou mes émotions.

Si c'était un sous-produit de mon inconscient, alors mon inconscient doit être une région beaucoup plus intéressante que ce que les plus grands psychologues m'ont conduit à espérer. Pour une raison, il est apparemment beaucoup moins primitif que ma conscience.

D'où qu'elle ait pu venir, H. a fait une sorte de nettoyage de printemps dans mon esprit. Les morts pourraient être comme ça : de purs esprits. Un philosophe grec n'aurait pas été surpris par une expérience comme la mienne. Il se serait attendu à ce que, si quelque chose de nous devait demeurer après la mort, ce soit précisément ça. Jusqu'à présent, ça m'a toujours paru être une idée très effrayante, et stérile. L'absence d'émotion me répugnait. Mais dans ce contact (réel ou apparent), il n'y a rien eu de la sorte. On n'a pas eu besoin d'émotion. L'intimité était absolue — tellement fortifiante et réparatrice aussi — sans émotion. Cette intimité peut-elle être l'amour lui-même — toujours dans cette vie empreinte d'émotion, non parce qu'il est lui-même une émotion, ou a besoin d'une émotion associée, mais parce que notre âme animale, notre système nerveux, notre imagination, doivent lui répondre de cette façon? Si oui, combien de préjugés, dois-je abandonner! Une société, une communion de purs esprits ne serait pas froide, terne et ennuyeuse. D'un autre côté, ça ne ressemblerait pas vraiment à ce que les gens veulent dire généralement quand ils utilisent des mots tels que 'spirituel', ou 'mystique', ou 'saint'. Ce serait, si je l'ai bien compris — bon, j'ai toujours un peu peur des adjectifs que je dois utiliser — rapide? Gai? Vif? Alerte?

Intense ? Attentif ? Par-dessus tout, solide. Parfaitement fiable. Ferme. Il n'y a pas d'absurdité au sujet des morts.

Quand je parle de 'l'intellect', j'y inclus la volonté. L'attention est un acte de volonté. L'intelligence en action est la volonté par excellence. Ce à quoi je devais faire face était plein de détermination.

Une fois, très près de la fin, j'ai dit : 'Si vous pouviez — si c'est permis — venir vers moi quand je serai aussi sur mon lit de mort.' 'Permis !' dit-elle. Le Ciel aurait un travail pour me retenir ; comme l'enfer, je le briserais en morceaux.' Elle savait qu'elle parlait une sorte de langage mythologique, avec même, un petit brin de comédie en elle. Il y avait une étincelle, ainsi qu'une larme dans son œil. Mais il n'y eut aucun sous-entendu ni aucune plaisanterie au sujet de la volonté, plus profonde qu'aucun sentiment, qui l'ait traversée.

Mais je ne dois pas, parce que j'en suis venu à me méprendre un peu moins complètement sur ce qu'un pur esprit pourrait être, trop me pencher dessus. Il y a aussi, quoi que cela signifie, la résurrection du corps. Nous ne pouvons pas comprendre. Le meilleur est peut-être ce que nous comprenons le moins.

Les gens ne se querellaient-ils pas autrefois pour savoir si la vision finale de Dieu était plus un acte d'intelligence que d'amour ? C'est probablement l'autre non-sens de la question.

Combien ce serait méchant, si l'on pouvait, de rappeler les morts ! Elle dit, non pas à moi, mais à l'aumônier, 'Je suis en paix avec Dieu.' Elle sourit, mais pas à moi. *Poi si tornò all'eterna fontana*<sup>4</sup>.

FIN



4 [Note du traducteur] 'Puis, elle retourna vers les sources éternelles' — Citation tirée de 'La divine comédie', de Dante, **Le Paradisio-XXXI**, 93).